Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 2 (1914)
Heft: 9

Artikel: Le poète de job
Autor: Humbert, Paul
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379936

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE POÈTE DE JOB

C'est sans contredit un des bienfaits principaux de la critique biblique de nous avoir rendu l'Ancien Testament humain et vivant, de lointain et énigmatique qu'il était auparavant. Mais nulle part cette vieille littérature orientale n'est plus moderne que dans les strophes immortelles du poème de Job ! C'est ce que nous voudrions montrer en analysant la mentalité de ce génial poète.

Autour de quels problèmes se meut le poème de Job ? (1) Autour de cette question angoissante, martyrisante : pourquoi le juste souffre-t-il ? Problème d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Le héros et, en une large mesure, le porte-parole du poète, c'est Job. C'était un homme qui avait vécu une vie toute d'obéissance et de fidélité à Dieu : « J'avais fait un pacte avec mes yeux, proclame-t-il ; je n'aurais pas même levé les yeux sur une jeune fille » (XXXI, 1). Il s'était gardé de la fraude et du mensonge (XXXI, 5). « Si mon cœur a été séduit par une femme, si j'ai fait le guet à la porte de mon

(1) Nous ne prendrons ici en considération que le poème proprement dit, laissant de côté ce qui, vraisemblablement, n'est pas l'œuvre du poète, c'est-à-dire la naïve et patriarcale histoire populaire de Job (I-II ; XLII, 7-17), les longs discours d'Elihu (XXXII-XXXVII), l'intéressant morceau sur la Sagesse (XXVIII) et ces nombreuses gloses au moyen desquelles de timides lecteurs ont tenté d'émasculer une pensée qui les scandalisait.

voisin, que ma femme tourne la meule pour un autre, que d'autres partagent sa couche ! » (XXXI, 9-10) A ses esclaves, à ses servantes il rendait pleine justice ; aux pauvres il ne refusait rien, il les couvrait des chaudes toisons de ses agneaux (XXXI, 19-20). Quoique immensément riche, il ne se confiait point en la richesse (XXXI, 24). Jamais il ne se laissa entraîner à l'adoration des idoles ou aux pratiques de l'arcane (XXXI, 26 et suiv.), mais demeura toujours fidèle à la religion. Bref, c'était un homme en règle avec son Dieu, une âme d'élite, un cœur profondément pieux, une conscience sérieuse.

Et voilà cet homme frappé d'un mal immonde et qui ne pardonne pas, de la lèpre peut-être ! Il est jeté au rebut de l'humanité. « J'ai pour mon lot des nuits de souffrance ; je me couche et je dis : quand me lèverai-je ? quand finira la nuit ? je suis rassasié d'agitation jusqu'au jour. Mon corps se couvre de vers et d'une croûte terreuse ; ma peau se crevasse et suppure. » (VII, 3 et suiv.) La nuit, ce sont des songes affreux, d'horribles cauchemars. Ses proches l'abandonnent, ses enfants en ont assez de ses plaintes et le méprisent, son haleine empestée dégoûte sa femme (XIX, 13 et suiv.). Il n'est que l'ombre de lui-même (XVII, 7), aussi fait-on sur lui des chansons et lui crache-t-on au visage (XXX, 9-10).

Quelle dramatique contradiction entre sa conduite et sa destinée ! Aussi ne se contient-il plus, son angoisse se traduit par des torrents d'invectives et de plaintes désespérées, et, tout d'abord, ce sont des paroles de malédiction qui lui échappent. C'est un flot de paroles amères exprimant cette seule et unique idée : puissè-je être mort ! Je voudrais que le jour de ma naissance n'eût jamais existé (III, 1-10) ; pareil à l'avorton qu'on enfouit en hâte, que ne suis-je mort en naissant ! (III, 11-19) Pourquoi Dieu ne laisse-t-il pas mourir ceux auxquels il n'accorde pas le bonheur ? (III, 20-26) Tout le poème résonne du terrible « pourquoi ? ». C'est donc au problème même du mal et au mystère de la théodi-

cée que Job se heurte : pourquoi, moi qui suis juste, ne reçois-je de Dieu que douleur et tourment ? et, d'une manière plus générale: pourquoi les méchants ont-ils si souvent une vie radieuse tandis que les justes sont réduits aux pires infortunes ?

Comment n'être pas saisi par l'accent si intensément personnel du poète? Cette voix n'est pas l'écho de la souffrance universelle ; c'est son âme même que le poète nous livre, son âme en son angoisse suprême et son cœur presque pantelant. Il faut avoir soi-même vécu cette épouvante et soi-même tremblé de cette angoisse pour crier une plainte aussi passionnée et pour se laisser ainsi emporter jusqu'aux blasphèmes les plus horribles et jusqu'à la démence du désespoir. Y a-t-il dans l'Ancien Testament document plus personnel et où une âme se livre ainsi à nous toute nue ?

Songeons-nous à nous étonner de voir Job réaliser ce tragique problème ? Disons-nous que c'est presque une découverte que faisait le poète. Aussi bien ses contemporains niaient-ils la difficulté. « La justice du juste sera sur lui et la méchanceté du méchant sera sur lui » s'écrie Ezéchiel (Ez. XVIII, 20). Le judaïsme avait sur le sujet une doctrine fixe, invariable, un dogme sans contact avec la vie ; la théologie du temps était dominée par la théorie que voici : le mal vient du péché et du péché seul ; celui qui ne pèche pas est heureux, celui qui pèche est frappé par Dieu et ses malheurs sont le châtiment de ses fautes. Que de fois les psalmistes font appel à ce dogme de la stricte rétribution ! Eh bien ! c'est cette théorie que le poète met dans la bouche des amis de Job, celle qui les aveugle et dont ils voudraient bien le persuader. Et c'est précisément contre cette théorie toute faite que Job s'insurge avec tant de véhémence et d'ironie. Avec un art admirable, le poète a su mettre en contraste les deux attitudes : d'une part les représentants du dogme, de la théorie, et d'autre part l'homme qui vit et souffre et dont la pensée procède de la vie elle-même. Quoi de plus contemporain !

La thèse que les trois amis opposent aux plaintes passionnées de Job, c'est donc la doctrine commode mais superficielle de l'exacte rétribution du bien et du mal. A leurs yeux une vérité est au-dessus de toute contestation, c'est ce syllogisme dans toute sa netteté et avec ses conséquences tranchantes : si l'homme est juste il est heureux, donc si l'homme n'est pas heureux c'est inévitablement qu'il n'est pas juste ! Voilà toute la consolation qu'Eliphaz, Bildad et Tsophar offrent à Job. De la meilleure foi du monde ils voudraient secourir leur ami, mais ils n'ont qu'une recette unique, et hors de là point de salut ! Au fond ils nient le problème : à leurs yeux le juste n'est jamais malheureux, le pécheur jamais heureux ; ou s'ils concèdent qu'il y a parfois des exceptions, ces exceptions ne prouvent rien : le malheur du juste est passager, bientôt viendra la récompense ; et quant à la fortune des méchants, encore un instant et c'en sera fini. « Cherche dans ton souvenir, dit le vieil Eliphaz, quel est l'innocent qui a péri ? quels sont les justes qui ont été exterminés ? Pour moi, je l'ai vu : ceux qui labourent l'iniquité et qui sèment l'injustice en moissonneront les fruits ; ils périssent par le souffle de Dieu, ils sont consumés par le vent de sa colère. » (IV, 8-9) Lisez au chapitre XVIII avec quelle conviction Bildad reprend la même note. Et enfin Tsophar : « Ne sais-tu pas que de tout temps, depuis que l'homme a été placé sur la terre, le triomphe des méchants a été court et la joie de l'impie momentanée... il périra comme son ordure ! » (XX, 4-7) Et si ce n'est lui, ce seront ses fils, cet autre lui-même.

A eux trois ils répètent à satiété leur thèse bornée, ils en tirent même les plus graves conséquences pour la piété de Job. Au début ce n'était en eux qu'un sentiment obscur, mais l'obstination de Job et leur étroitesse dogmatique les amènent à préciser leurs vagues soupçons. En vertu du dogme lui-même, si Job est si malheureux, c'est qu'il a de graves péchés sur la conscience et que Dieu l'en veut châtier. Malgré leur ancienne affection et leur respect pour

Job, ses amis ne peuvent se soustraire à cette appréciation de sa conduite, elle résulte forcément de leurs prémisses théologiques. Au lieu d'entrer autant que possible dans la mentalité de Job, ils restent campés sur leurs positions dogmatiques d'où rien ne les peut déloger. Aucune expérience ne les ébranle, l'amitié même n'élargit pas leur horizon ; aussi l'un d'eux finit-il par jeter sans ambages cette terrible conclusion à la tête de Job : « Ta méchanceté n'est-elle pas grande, tes iniquités ne sont-elles pas infinies ? Tu prenais sans motif des gages à tes frères, tu saisissais les vêtements des nus, tu ne donnais point à boire à l'homme épuisé, à l'affamé tu refusais le pain, etc., etc. » (Cf. XXII, 4-20) C'est par son indigne conduite et par son impiété que Job aurait mérité son malheur. Les amis de Job n'aperçoivent même plus l'existence du redoutable problème du juste souffrant, tant ils sont aveuglés par la théologie du temps.

Mais même alors il y avait en Israël des natures indépendantes et originales à qui de belles formules n'apportaient pas la parole rédemptrice. En plein combat de la vie, ils en ressentaient toutes les affres et luttaient de toute leur énergie pour conquérir une solution aux énigmes tragiques. Le poète de Job est une de ces âmes et les discours de son héros nous font assister au combat gigantesque qui se livre en son âme. A l'entendre, on se souvient involontairement des cris angoissés que Prométhée jette contre l'arrêt inique des Immortels : « Ether divin, vents rapides, sources des fleuves, sourires infinis des flots de la mer ! Et toi, Terre, mère de toutes choses ! Et toi, Soleil ! qui de tes yeux embrasses l'orbe du monde ! Je vous atteste ! Regardez-moi ! Voyez comme les Immortels traitent un Dieu ! »

Ce que le poète nous montre au moyen du vieil homme Job, c'est d'abord l'impotence de la dogmatique toute faite des amis. Job n'a pas assez de sarcasmes, pas assez d'ironies pour cingler le dogme de la rétribution, dogme sans contact avec la vie. « On dirait en vérité, s'écrie-t-il, que le genre humain c'est vous et qu'avec vous mourra la Sagesse !

Cependant j'ai de l'intelligence tout comme vous et ne vous suis en rien inférieur! Qui ne sait (par cœur) tout ce que vous venez de dire ?... Au malheur, le mépris ! telle la devise des heureux. Le mépris attend ceux dont le pied chancelle ! » (XII, I et suiv.) Job repousse leurs avis; ils ne lui apprennent rien de nouveau ; c'est avec un autre, avec Dieu même, qu'il voudrait s'expliquer : « Ce que vous savez, moi aussi je le sais et je ne vous suis point inférieur; mais c'est au Tout-Puissant que je voudrais parler!... Vous, vous n'êtes que des tailleurs de mensonges, des ravaudeurs de vanités, vous tous ! Plût à Dieu que vous eussiez gardé le silence, on vous l'aurait compté pour de la sagesse !... C'est donc pour Dieu que vous parlez si injustement ? Pour lui que vous proférez vos faussetés ? Est-ce bien pour Lui... que vous plaidez ? (il leur demande si Dieu acceptera des avocats comme eux) ...est-ce pour Dieu que vous prenez parti ?... Vos sentences sont des sentences de cendre, vos arguments des retranchements d'argile ! (XIII, 3 et suiv.) Et ailleurs : « J'ai souvent entendu pareilles choses ; vous êtes tous de fâcheux consolateurs ! Quand finiront ces discours en l'air ?... Moi aussi je pourrais parler comme vous si vous étiez à ma place : je pourrais contre vous compiler des discours entiers, hocher la tête sur vous ! Je vous donnerais du courage avec ma bouche et la condoléance de mes lèvres vous soutiendrait !... » (XVI, 2 et suiv.) Et, en face de leurs jugements impitoyables, Job les supplie : « Ayez pitié, ayez pitié de moi, vous mes amis!... Pourquoi vous montrer insatiables de ma chair ? » (XIX, 21-22)

A leurs phrases creuses, à leurs théories en l'air, Job oppose la nue réalité qu'il peint avec les couleurs les plus crues : « Quand vous dites : où est la maison de l'homme puissant ? où est la tente qu'habitaient les scélérats ? n'avez-vous pas interrogé les voyageurs, voulez-vous méconnaître leurs rapports ? (et quel est ce rapport?) : C'est qu'au jour du malheur le méchant est préservé, au jour des colères il échappe ! qui donc ose lui reprocher en face sa conduite ? quoi qu'il fasse, qui est-ce qui lui rend la pareille ? et quand

il est emporté au tombeau, on veille encore sur sa tombe (c'est-à-dire pour éloigner les hyènes, les chacals qui déterrent les cadavres). Les mottes de la vallée lui sont légères. » (XXI, 28 et suiv.)

Lorsque, détournant ses yeux du spectacle des humains, Job descend en soi-même, quelles protestations d'innocence ! Avec quelle passion il défend les droits de sa conscience, avec quelle assurance il affirme la primauté de la conscience sur le dogme ! Sans doute Job reconnaît bien d'une manière générale qu'il est pécheur comme tous les hommes, mais il nie que le péché suffise à motiver tous ses maux, il n'aperçoit aucune proportion entre sa misère et ses actes passés : « Si j'ai péché, qu'ai-je pu te faire, gardien des hommes ?... que ne pardonnes-tu mon iniquité et que n'oublies-tu mon péché ? » (VII, 20-21 ; cf. aussi IX, 2. 15 ; XIII, 26; XIV, 4.) Est-il digne de Dieu d'être à l'affût des moindres fautes de son serviteur ? (X, 4 et suiv.) Non, Job ne se reconnaît pas coupable. « Je suis innocent ! » voilà ce qu'il ne se lasse pas de répéter; et voilà, malgré son innocence, Dieu est pour lui comme un ennemi sans entrailles et qui abuse de sa force. « Les terreurs de Dieu se rangent en bataille contre moi », dit-il (VI, 4), et pourtant l'homme n'est qu'un souffle dont Dieu devrait avoir pitié (VII, 7, 16). Dieu, comme un tyran enflammé de courroux, assaille l'innocent sans merci : « Dieu ne retire point sa colère... comment lui répondre ? quelle parole choisir ?... recourir à la force ? il est Tout-Puissant ! à la justice ? qui me fera comparaître ? » (IX, 13 et suiv.) Ailleurs : « Innocent, je le suis ! mais que m'importe la vie ! Je méprise mon existence... Aussi dis-je franchement : l'innocent et le coupable, il les ruine tous deux. Quand sa verge soudain donne la mort, il se rit du malheur des justes ! » (IX, 21 et suiv.) Et encore : « Jusqu'à mon dernier soupir, je défendrai mon innocence ! Je tiens à me justifier et je ne faiblirai pas ; mon cœur ne me fait de reproche sur aucun de mes jours ! » (XXVII, 5-6).

En opposition au calme des trois amis, en opposition à

leur assurance de théoriciens et à la naïveté de leurs arguments apologétiques, le poète nous montre en Job l'homme même, vivant et souffrant, cherchant avec angoisse la solution de l'énigme de la souffrance, se livrant aux sentiments les plus divers, ne se laissant abuser par aucune théorie, osant ouvrir les yeux sur la réalité sans voiles.

Eux, les théologiens, sont les faciles et impuissants apologètes de la justice divine ; lui, Job, malgré ses doutes et ses blasphèmes, croit en Dieu d'une foi autrement robuste et le défend d'une façon digne de sa majesté souveraine. Il accuse ouvertement Dieu d'injustice, mais, ce faisant, il a du monde divin une expérience autrement vivante que ses contradicteurs. C'est, en lui, la fin d'une orthodoxie morte et la naissance d'une théologie nouvelle. Tandis que l'auteur du Psaume CXXXIX nous donne le vertige par sa description enthousiaste de la Toute-Présence divine, Job tâtonne, soupirant après le Dieu juste sans plus le rencontrer. « Si je vais à l'Orient, Dieu n'y est pas ! si je vais à l'Occident, je ne le trouve pas !... j'ai gardé sa voie et ne m'en suis point détourné, je n'ai pas abandonné ses commandements... Mais sa résolution est arrêtée : qui s'y opposera ? ce qu'il désire, il l'exécute. Il accomplira donc ses desseins à mon égard et il en concevra bien d'autres encore ! » (XXIII, 8 et suiv.)

En effet, le problème étant ce qu'il est, comment Job n'aurait-il pas accusé Dieu d'injustice ! car, pour Job, la solution au problème du juste souffrant ne peut être reportée dans l'Au-delà, puisqu'après la mort c'est le Scheol. « Il ne me reste que peu de jours... avant que je m'en aille pour ne plus revenir, au pays des ténèbres et de l'obscurité, au pays sombre comme la nuit, plein d'obscurité et de confusion, dont la clarté est celle de la nuit. » (X, 21-22)

D'un côté ce sont les théologiens qui ont trouvé Dieu, mais l'ont en réalité perdu; de l'autre c'est Job qui a perdu son Dieu mais qui le cherche sans trêve et le possède par sa recherche même. Le cœur est saisi en voyant Job tout à

la fois accuser Dieu d'injustice et, peu à peu, faire de lui le plus sûr témoin de sa justice. Par delà toutes les difficultés, il s'efforce vers Dieu. Sans doute, ses amis cherchent en l'homme la cause de la souffrance et lui, Job, la cherche en Dieu ; sans doute, le Dieu traditionnel, il le met de côté et n'y croit plus ; sans doute son Dieu n'est plus le Dieu de la stricte justice. Mais son âme si profondément religieuse fait ce que, bien des siècles plus tard, Mohammed recommande aux croyants : il cherche en Dieu lui-même un abri contre Dieu. (1)

C'est tout un travail qui s'opère dans l'âme de Job ; insensiblement il se tourne vers Dieu, vers un Dieu qui serait à ses côtés même s'il ne le comprend pas toujours. Ce n'est d'ailleurs pas tant pour implorer du secours qu'il se tourne vers Dieu, c'est bien plutôt pour chercher auprès de lui le droit qui lui appartient et qu'il est prêt à défendre jusqu'à sa mort. « Jusqu'à mon dernier soupir je défendrai mon innocence ; je tiens à me justifier et je ne faiblirai pas ; mon cœur ne me fait de reproche sur aucun de mes jours. » (XXVII, 5-6.) Ce sont de courts éclairs, de brefs cris d'espoir ! C'est un touchant appel à Dieu où Job lui représente qu'un jour Il pourrait regretter son cruel silence, mais ce serait trop tard : « Ton œil me cherchera et je ne serai plus ! » (VII, 8) Après avoir rappelé que sa vie s'écoule sans avoir vu le bonheur, et que ses jours s'en vont comme ces barques de jonc qui, légères, descendent le Nil, c'est une invocation comme celle-ci, noyée dans un torrent d'accusations d'injustice : « Qu'il retire sa verge de dessus moi, que ses terreurs ne me troublent plus, alors je parlerai sans crainte » (IX, 35). En face de l'inique doctrine de la rétribution qui lui dénie tout droit, Job se fonde sur le roc de sa bonne conscience, et à toute force il veut plaider sa cause. Au lieu que Dieu ne lui laisse pas même le temps d'avaler sa salive (VII, 19), il implore : « accorde-moi deux

(1) *Sur.*, IX, 119.

choses seulement et je ne me cacherai pas loin de ta face : retire ta main de dessus moi et que tes terreurs ne me troublent plus. Alors, appelle, et je répondrai ! ou si je parle, réponds-moi ! » (XIII, 20-22.) Dieu ne pourrait-il du moins lui réserver, après sa mort, une heure d'entretien où Job lui exposerait sa justice et où Dieu reconnaîtrait son droit ? « Ah ! si tu voulais me plonger dans le Scheol, m'y renfermer jusqu'à ce que ta colère fût apaisée, me fixer un terme où tu te souviendrais de moi !.... Oh ! alors j'attendrais patiemment tous les jours de ma corvée, jusqu'à ce qu'on vînt me relever. Tu m'appellerais, et moi je répondrais... » (XIV, 13 et suiv.) Il pressent en dépit de tout que Dieu est le garant suprême de son droit : O terre, ne couvre point mon sang ! que mon cri de vengeance ne soit pas étouffé ! et maintenant encore, voyez, j'ai un témoin dans le ciel, un garant dans les régions sublimes. Mes amis se rient de moi ; c'est donc vers Dieu que s'élève mon œil en pleurs, afin qu'il plaide lui-même pour l'homme auprès de Dieu, pour le mortel contre son semblable. » (XVI, 18-21)

Enfin, dans une géniale intuition, Job s'élève sur la plus haute cime : c'est l'obscur passage du chapitre XIX (v. 23 suiv.), sur la portée duquel on hésite tant (1). Voici comment Renan a traduit le texte hébreu : « Oh ! qui me donnera que mes paroles soient écrites, qu'elles soient écrites dans un livre, qu'elles soient gravées avec un stylet de fer et avec du plomb, qu'à jamais elles soient sculptées sur le roc ! car je le sais, mon vengeur existe et il apparaîtra enfin sur la terre. Quand cette peau sera tombée en lambeaux, privé de ma chair, je verrai Dieu. Je le verrai par moi-même ; mes yeux le contempleront, non ceux d'un autre ; mes reins se consument d'attente au dedans de moi... » (2) D'un puissant

(1) Pour les diverses solutions proposées cf. SPEER, *Zur Exegese von Hiob XIX, 25-27*, Z.A.W., 1905, p. 47 et suiv.

(2) Dans un article où nous nous abstenons de toute discussion de détail, nous passons sous silence les essais d'amender le texte massorétique. D'intéressantes suggestions se trouvent entre autres dans le commentaire de DUHM et dans BERTHOLET, *Bibl. Theol. des A. T.*, p. 112, 113 en note.

Au lieu de וְאַחַר עוֹרִי נִקְּפוּ זֹאת je proposerais de lire au verset 26

coup d'aile, Job s'élève ici à l'idée d'une vie — ne fût-ce que momentanée — après la mort. Ce n'est pas du tout l'idée d'une vie éternelle, mais c'est comme un premier regard jeté au-delà de la tombe et une première — quoique passagère — conquête d'une espérance pour l'au-delà. Comme l'a bien dit Bertholet : « Job ne parle pas de résurrection ou de vie éternelle. Mais l'on voit naître ici la foi en ces deux réalités, foi qui s'estompe encore dans le clair-obscur d'une intuition merveilleuse. » (1)

C'est une intuition née de la vigueur du sentiment moral de Job. Il est si sûr du droit de sa conscience qu'il s'élève jusqu'à espérer une attestation divine de sa justice même après sa mort. Sa mort est celle d'un innocent, elle est un crime ; qui donc, conformément au droit oriental, le vengera ? Ce ne peuvent être ses parents car ils ne croient pas à son innocence et n'aperçoivent pas de crime à venger. Qui sera-ce donc, si ce n'est Dieu lui-même ? et même après sa mort, sur son tombeau, Job le verra proclamant son innocence. Duhm, l'incomparable interprète du livre de Job, l'a dit avec profondeur : « Nous voyons ici comment naît l'espérance religieuse en l'immortalité (non pas la doctrine psychologique et animiste). Qu'elle fût restreinte tout d'abord à un individu et à un court instant, c'est là précisément son avantage. Etendre l'espérance à tous les fidèles unis avec Dieu et lui donner une portée éternelle, c'est chose facile une fois que la puissance de la mort est vaincue. Les deux facteurs agissants ici étaient, d'un côté le besoin de la personnalité morale de maintenir son droit contre l'oppression d'une destinée injuste, et d'autre part le besoin de la personnalité religieuse de voir Dieu et de jouir de son amour. » (2)

וְאַחֲרֵי נִקְּפוּ זֹאת עוֹר (et après que ceci — ma dépouille — aura été écorché, je m'éveillerai...) Pour ce sens du piël de נקף cf. Friedrich Delitzsch, *Das Buch Hiob*, p. 159; et pour l'emploi de la conjonction אַחֲרֵי sans אֲשֶׁר cf. Lev. xxv, 48.

(1) Bertholet, *Theol. des A. T.*, p. 113.

(2) Duhm, *Kommentar*, p. 104.

Job avait douté de l'amour, de la sagesse et de la justice de Dieu. L'univers lui apparaît comme un monde de désordre, d'injustice, d'incohérence. Le poète ne nous apporte aucune réponse satisfaisante au « pourquoi » de la souffrance du juste ; il ne réussit à comprendre et expliquer ni l'origine, ni le but de ses maux. Mais ce qu'il réussit à faire, c'est à se cramponner malgré tout à Dieu. Il ignore pourquoi Dieu le fait souffrir et, en un sens, le résumé de son expérience c'est ce qu'un moderne, Nietzsche, formulait laconiquement : « Weh spricht : vergeh ! » Mais, en dépit de toutes les théories et fort de sa bonne conscience, il affirme sans fléchir son innocence et il conquiert de haute lutte l'espérance que Dieu est l'allié de cette bonne conscience et le vengeur de son innocence. L'énigme n'est pas résolue ; elle est même plus embarrassante que jamais, comme on l'a relevé (1), du moment que Dieu est avec lui, soutenant sa cause et que Job ne rend pas une tierce puissance responsable de son infortune. Mais si son bonheur physique est perdu, son trésor spirituel, son innocence, sa bonne conscience sont sauvés. « Ce même Dieu qui détruit son être physique, a dit Duhm (2), ce même Dieu sera l'avocat et le restaurateur de sa personnalité morale. Issue tragique mais non pessimiste du conflit. Le poète ne croit pas au bonheur dont il a pourtant si fort besoin, mais il croit à la valeur de l'ordre moral et au Dieu qui est le protecteur naturel et le vengeur de cet ordre moral. »

A la thèse de la théologie alors courante, le poète n'a donc pas réussi à opposer une autre thèse, il a fait mieux : s'il a *théoriquement* renoncé à éclaircir l'énigme tragique, il a *pratiquement* trouvé une solution l'aidant à vivre et à mourir. Pour lui, connaître Dieu c'est mieux que d'avoir réponse à toutes les questions touchant Dieu.

A côté de l'aspect individuel du problème du juste souffrant, il y a l'aspect plus général du bonheur des méchants et du malheur des justes. Ici aussi le poète demeure origi-

(1) Duhm, *Das Buch Hiob übersetzt*, p. xiv.
(2) *Ibid.*, p. xv.

nal : il aurait pu trancher à bon compte la difficulté en adoptant le programme eschatologique de ses contemporains ; il se serait écrié avec un psalmiste : « Les méchants seront exterminés mais ceux qui espèrent en Yahvé posséderont le pays. Encore un peu de temps et plus de méchant ! Et quand tu regarderas le lieu où il était, il n'y sera plus ! Mais les humbles posséderont le pays et se délecteront de la paix la plus complète. » (Ps. XXXVII, 9-10) Job aurait pu apaiser ses doutes par la perspective de la crise finale où Dieu rendra à chacun ce qui lui est dû. Mais ici aussi le poète a dépassé toute doctrine reçue ; contrairement au fanatisme aveugle avec lequel ses amis défendent le point de vue traditionnel, Job se sent obligé de douter du caractère rationnel du principe directeur de l'Univers. Le problème est si ardu que c'est Dieu lui-même qui vient au secours du chercheur (ch. XXXVIII et suiv.).

Ce Dieu après lequel Job soupire, ce Dieu qu'il aspire tant à voir pour discuter d'homme à homme avec lui, ce Dieu apparaît soudain à Job ; mais au lieu d'un tête à tête comme Job le rêvait, c'est dans la tempête que Dieu se manifeste (cf. I Rois XIX, 11 et suiv.). Ceci déjà doit montrer à l'homme combien Dieu nous domine et nous dépasse et comme nous sommes peu de chose pour discuter avec lui.

On peut bien dire que Yahvé écrase Job sous la multitude des questions qu'il lui pose : « Ceins tes reins comme un vaillant homme, je t'interrogerai et tu m'enseigneras ! » (XXXVIII, 3). Dieu promène Job d'un bout à l'autre de l'univers, il lui fait passer en revue la nature entière, il l'accable sous les mystères insondables (insondables pour l'homme d'alors) qui éclatent de toutes parts dans la création. C'est une course enfiévrée par tous les cieux et par toute la terre. Job peut-il comprendre et expliquer les merveilles de la création ? peut-il rendre raison des lois présidant à la vie des êtres animés ? peut-il comprendre quelque chose à l'ordre du cosmos ?

Une fois que Job est comme étourdi par la complexité

des choses, anéanti devant l'inextricable mystère de l'univers, Dieu lui jette cette ironie suprême : « Le censeur du Tout-Puissant peut-il lui tenir tête ? Qu'il réponde donc, celui qui critique Dieu ! » Et Job répondit à l'Eternel : « Je ne suis que néant ; que te répondrai-je ? Je n'ai qu'à mettre ma main sur ma bouche. J'ai parlé une fois... je ne répliquerai pas ! Deux fois... je n'ajouterai plus un mot. » (XL, 2-5) Après un second discours de Dieu, Job s'incline à nouveau ; les terribles apostrophes divines lui ont enlevé toute pensée suivie : « Je reconnais que tu peux tout et qu'aucun de tes desseins ne saurait être traversé. Qui oserait voiler ta sagesse par ignorance ? Aussi ai-je parlé sans intelligence de ce qui me dépasse, sans le comprendre. « Ecoute-moi, je vais parler ; je vais t'interroger, réponds-moi ! » (ce sont des paroles de Dieu que Job a encore dans l'oreille) : jusqu'ici je n'avais connaissance de toi que par ouï-dire, mais maintenant mon œil t'a contemplé. C'est pourquoi je me rétracte et fais pénitence sur la poussière et sur la cendre. » (XLII, 2-6)

Qu'est-ce que le poète veut faire comprendre par ces discours conclusifs de Yahvé ? Il veut faire comprendre à Job que l'homme n'est pas le centre du monde qui le déborde de toutes parts. Le monde est plus grand que l'homme et celui-ci n'est pas le seul et unique objet de la providence divine. L'harmonie insondable de l'univers emporte le poète bien au-delà du monde minuscule des hommes. Quelle proportion y a-t-il entre l'homme et l'univers ? Le point n'est pas la mesure du grand Tout. Qu'il est donc ridicule de la part de l'homme de vouloir juger le Maître de cet univers insondable ! Il faut se résigner à n'être qu'un atome dans le flot mouvant de la vie cosmique. Est-ce assez moderne ? Oui, mais cette parole de Pascal l'est aussi : « Par l'espace l'Univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée je le comprends. »

Mais il y a plus : à lire entre les lignes, on sent que Dieu *agit* dans cet univers : son souffle l'anime et le pénètre, son intelligence, sa volonté président à ses destinées ; c'est un

Dieu de vie et un Dieu puissant et ce souffle de vie doit réchauffer l'homme chétif.

Ce Dieu enfin est d'une sagesse si au-dessus de notre intelligence que l'homme ne saurait lui demander compte de ses actes. Ce passage du poème fait songer involontairement à la parole d'Hamlet : « Il y a sous le ciel et sur la terre plus de choses qu'il n'en est rêvé dans toute votre philosophie. » C'est une sagesse mystérieuse et troublante, c'est une force illimitée, que l'homme s'incline donc.

Ici de nouveau le poète n'a pu fournir de solution *théorique ;* mais *pratiquement* le poète tragique a trouvé une voie : l'homme, fût-il même un titan comme Job, doit se courber et se taire devant le Dieu incompréhensible et dont l'essence dépasse toutes nos formules, il doit s'abandonner aux mains de ce Dieu vivant et terrible. Par la contemplation de la Nature l'homme entre dans un état d'humilité profonde et prend conscience de son importance si relative. La conclusion de tout cela c'est la résignation, pour autant qu'il s'agit de notre bonheur *physique ;* mais cette résignation se tempère d'un léger souffle d'espoir car si le monde est plus grand que l'homme, c'est tout de même l'Univers de Dieu.

En résumé, voici quel nous paraît le but poursuivi par le génial auteur du livre de Job. Il a voulu montrer la faillite du dogme mort de l'exacte rétribution du bien et du mal ; à la théologie il a voulu opposer la vie avec toutes ses énigmes, la vie qui ne se laisse emprisonner dans aucune théorie. Il a mis l'accent sur l'autonomie et l'autorité de la conscience morale (le mot n'y est pas, mais bien la chose) ; il a mis à nu toutes les angoisses d'une âme cherchant vraiment son Dieu. A une thèse dogmatique il a refusé d'opposer une autre thèse, il lui a opposé l'âme elle-même, ondoyante et diverse, espérant et perdant tout espoir, maudissant, se révoltant, mais s'élevant à Dieu malgré tout. Au dogme judaïque il oppose l'être humain lui-même, vivant, souffrant, luttant et poursuivant Dieu. A la fois révolté et soumis, désespéré et confiant, voilà ce qu'est l'homme ! Et

la conscience est là, sur laquelle il peut et doit, jusqu'à son dernier jour, s'appuyer de tout son poids. Fort du témoignage de sa conscience, Job se sent prêt à affronter la rencontre avec son créateur et proclame magnifiquement son assurance inébranlable. Job se sent prêt à signer toutes les protestations d'innocence qu'il vient de faire : «Oh ! qui me donnera quelqu'un qui m'entende ? voilà ma signature ! que le Tout-Puissant me réponde ! que mon adversaire écrive aussi sa cédule ! Je la porterai attachée sur mon épaule, j'en ceindrai mon front comme d'un diadème. De tous mes pas je pourrai lui rendre compte, je m'approcherai de lui comme un émir ! » (XXXI, 35-37) Quel noble accent et quelle âme forte, et combien le courageux témoignage de cette droite conscience l'emporte sur l'affirmation glorieuse et sonore de Jean-Jacques : « Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus... Rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables... que chacun d'eux découvre à son tour son cœur au pied de ton trône avec la même sincérité et puis qu'un seul te dise s'il l'ose : je fus meilleur que cet homme-là.»

De solutions théoriques, le poète de Job n'en a pu trouver ; mais pratiquement il a réussi à se cramponner à Dieu et à trouver en Dieu un refuge contre Dieu lui-même. Le tragique demeure, mais l'âme s'est élevée au-dessus de la passion ; elle se fonde sur la conscience comme sur un rocher et s'abandonne au Dieu Tout-Puissant et immensément sage, au Dieu vivant et mystérieux. Renan a magnifiquement loué le poème de Job lorsqu'il écrivait ces mots (1) : «La grandeur de la nature humaine consiste en une contradiction qui a frappé tous les sages et a été la mère féconde de toute haute pensée et de toute noble philosophie ; d'une part la conscience affirmant le droit et le devoir comme des réalités suprêmes ; d'une autre, les faits de tous les jours

(1) RENAN, *Job*, p. LXII.

infligeant à ces profondes aspirations d'inexplicables démentis. De là une sublime lamentation qui dure depuis l'origine du monde et qui, jusqu'à la fin des temps, portera vers le ciel la protestation de l'homme moral. Le poème de Job est la plus sublime expression de ce cri de l'âme. Le blasphème y touche à l'hymne, ou plutôt il est un hymne lui-même, puisqu'il n'est qu'un appel à Dieu contre les lacunes que la conscience trouve dans l'œuvre de Dieu. »

Il ne faut pas nous attendre à trouver chez ce vieil auteur oriental une pensée systématique ou des notions proprement philosophiques; quoi qu'on ait prétendu (1), il est improbable que des influences de la pensée grecque se laissent discerner dans le poème de Job. En outre, c'est un poème et, par conséquent, ce sont les mouvements du cœur et de l'âme qui donnent à l'ensemble son allure, bien plus que l'activité coordonnée de la pensée.

Ce qui demeure si actuel et si vivant dans le poème de Job, c'est l'individualisme moral et religieux de son auteur, son indépendance en matière de croyances, sa vue lucide et courageuse de la réalité, quelque déconcertante qu'elle soit pour nos habitudes d'esprit. Nous nous reconnaissons en cet homme chez qui l'unité ne s'établit que progressivement et de haute lutte entre les besoins moraux, religieux et intellectuels. Son livre, enfin, est aussi peu judaïque que possible ; sans doute l'horizon de l'auteur est borné par certaines croyances juives, mais son esprit est de tous les temps et sa solution humaine. C'est une âme qui a su s'élever au-dessus de toute barrière nationale ou dogmatique ; aussi son poème est-il un des chefs-d'œuvre de la littérature universelle et le témoignage émouvant d'une nature vraiment tragique et religieuse. Ce héros, ce n'est pas un Juif seulement, c'est chacun de nous, c'est l'homme même.

PAUL HUMBERT.

(1) FRIEDLÆNDER, *Griechische Philosophie im A.T.* (1904), p. 90-130. Voir les objections de SELLIN, *Spuren griechischer Philosophie im A.T.* (1905) p. 22.